FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

QUARANTE-DEUX

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 42

– **Avant lecture**

- *Confirmation scientifique,* par **B. Duval**
- *Révélation celtique,* par **P. Lepetit**
- *Notes pour une esthétique fourréenne,* II, par **J. Simonelli**
- *Lettres au Cornac* : la correspondance Fourré/Roinet (suite)

– **Échos et nouvelles :**

- *La réédition du Caméléon mystique*
- *Adieu à Antoine Bernier*

AVANT LECTURE

Quarante-deuxième numéro … Vous verrez qu'il contient aussi bien une bonne nouvelle – la réédition du *Caméléon mystique* – qu'une (très) mauvaise, la mort d'Antoine Bernier. Entre les deux, comme toujours, des révélations, des réflexions, des opinions à l'emporte-pièce (notamment celles de Fourré lui-même), des anecdotes, des trouvailles, drôles ou inattendues.

Ainsi – qui l'eût cru ? – Fourré avait anticipé l'image de l' univers-caméléon … Il n'en a rien su, et cela ne l'empêche nullement de se présenter dans une de ses lettres à son ami Roinet comme un modeste, un timide, un farouche solitaire – lui qui ne vit vraiment que sous le regard des autres, et surtout à portée d'oreille des autres, à qui il a tant besoin d'expliquer, de démontrer, de raconter.

Fourré, nous le découvrons aussi à cette occasion dans toute sa dimension de barde celtique (on pourrait presque dire : dans toute la certitude de sa celtitude !). En effet, Patrick Lepetit explore en détail pour nous son attachement inconditionnel et passionné à la Bretagne, à ces confins occidentaux qu'il assimile à la mort, à cette terre mère, terre-mer à laquelle il est sans cesse revenu.

Tout ce numéro porte enfin la marque d'un succès, la réédition du *Caméléon*, chez Gingko Éditeur, sous la houlette de Pierre Laurendeau, directeur de la collection L'Ange du Bizarre. Nous la célèbrerons à plusieurs occasions, et pour commencer au Salon de la Revue, où, le 13 octobre, la prose de Fourré résonnera sous la verrière de la Halle des Blancs-Manteaux. Nous vous y espérons nombreux.

CONFIRMATION SCIENTIFIQUE

C'est un camé(e), Léon ![1]

(en hommage à Jeanne Moreau)

Ces morceaux de prose morale sont écrits, cher Lecteur,
par un grand mammifère Carnivore appartenant
à ce sous-ordre du règne animal
qui comprend aussi l'Orang-Outan, le Gorille prognathe, le Babouin
au luisant derrière bleu et rouge, et le gentil Chimpanzé.

Logan Pearsall Smith, *TRIVIA*
(introduit chez Grasset par Valery Larbaud en 1921)

Grâces soient, pour une fois, rendues au Net de m'avoir, à l'approche de la réédition du *Caméléon mystique*, transféré, d'autorité numérique, un scoop d'actualité scientifique portant sur … l'*UNIVERS CAMÉLÉON* comme alternative visuellement insoupçonnable à la Relativité d'Einstein.

À première vue, il n'y a guère là qu'un rapport d' « étrange coïncidence » avec les illuminations ligériennes d'un certain Maurice Fourré, qui, devant les conséquences plus solaires que scolaires des éjaculations involontaires de son héros Pol *HÉLIE,* n'hésite pourtant pas à avoir recours à un vocabulaire qu'on qualifierait de « spécialisé » :

[1] Le jour même de l'écriture de cet article, le 26 septembre 2019, je recevais par mail « Chez Pol », la chronique politique concoctée par le quotidien *Libération* à l'usage de ses lecteurs internautes. Le premier titre en était : « Mort de Jacques Chirac, *le caméléon* de la République » (c'est moi qui souligne) …

LABYRINTHE

Fleuve immense, homicide et changeant.

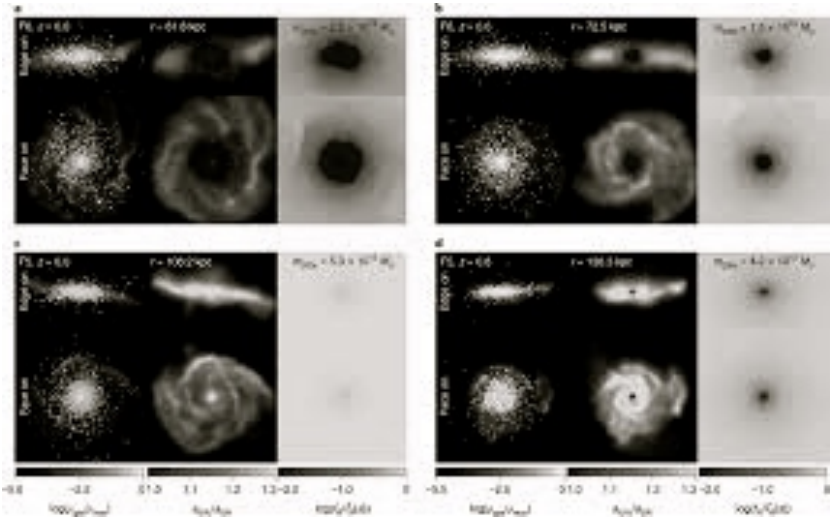
Sous un globe de vapeurs en déroute vers l'Occident, la Loire liquide ses miroirs tranchants, parmi la marée moutonneuse des sables.

Les peupliers s'évadent les feuilles en bas, et le clocher d'ardoises allonge démesurément pour une musique monumentale son accordéon d'éclairs…

Cosmographies explosives

Pyrotechnie solaire.

Cascades … [c'est moi qui souligne][2].



Bords et faces de quatre disques galactiques simulés dans le cadre de la théorie du caméléon

[2] *Le Caméléon mystique*, Gingko Éditeur, collection l'Ange du Bizarre, p. 27

Non content d'avoir été, de son propre aveu, "surréaliste sans le savoir", l'auteur aurait-il été, sans le vouloir, un plus *SÛR RÉALISTE* ?

Comme disait Prévert, *De deux choses l'une, l'autre, c'est le SOLEIL* !

En un mot commençant, soit la thèse soutenue, dans la revue *Nature Astronomy*, par l'Université de Durham (Royaume-Uni) est fausse, soit, à son corps défendant, Fourré est tombé dedans quand il était petit.

Au commencement était le *trou noir*, accumulation de matière indistincte qui se forme au cœur des galaxies et qui, en retour, les *informe*.

Comme, à l'envers, son nom même le confirme, le *trou noir,* c'est …*troublant* !

Ouvrons donc, d'urgence, notre dossier :

La relativité générale considère l'énergie noire comme une sorte de constante uniforme. Les simulations de la théorie du caméléon traitent plutôt cette force comme une variable changeante. La manipulation de l'énergie noire et de la gravité dans la simulation a affecté la quantité de gaz cosmiques consommés et brûlés par les trous noirs supermassifs, ce qui a notamment permis de déterminer le nombre d'étoiles se formant dans une galaxie.

Les chercheurs ont aussi examiné l'interaction entre la gravité et les trous noirs supermassifs situés au centre des galaxies. À noter que les trous noirs jouent un rôle clé dans la formation des galaxies, car la chaleur et les matériaux qu'ils éjectent en avalant la matière environnante peuvent brûler les gaz nécessaires à la formation d'étoiles. La quantité de chaleur dégagée par les trous noirs est également modifiée en fonction de la gravité, ce qui affecte la formation des galaxies.

Cependant, les nouvelles simulations ont montré que même en tenant compte du changement de gravité, les galaxies étaient encore capables de se former si l'on applique la théorie du caméléon. Par ailleurs, la théorie propose une nouvelle force, en plus des quatre déjà connues (espace, temps, énergie, matière) conditionnée par une particule appelée la « particule caméléon ». Cette nouvelle force caméléon agirait comme une énergie noire, séparant ainsi les galaxies du cosmos. La théorie suggère que les particules caméléons peuvent se fondre dans leur environnement et sont alors difficiles à détecter. À cet effet, ces particules ne changent pas de couleur, mais elles changent de masse. Dans les environnements à haute densité, tels que ceux proches de la Terre, elles ont une masse élevée et sont donc difficiles à détecter. C'est ce qui explique pourquoi on ne peut pas voir les effets des particules caméléons dans notre Système solaire.

Et reprenons les mots au pied de la lettre :

Quand il n'est *POINT DE VUE*, la solution baroque consiste à changer de *point de vue* :

La mort sonne
pour l'adjectif qualificatif
Et naît
le Verbe-Mot[3]

Adieu donc au "mystique", et bienvenue au *MOUSTIQUE* suscité, *a contrario*, par un adepte du « style noble » poussé, le cas échéant, jusqu'à l'affectation auto-parodique du *JE(U)* avec le *FEU*.

[3] *Le Caméléon mystique*, op. cit., p. 49

En dépit de l'interdit sur le roman jadis lancé par un Valéry (patronymique, et avec accent, cette fois) — et repris à son compte par un Breton pourtant nostalgique de la *Matière de Bretagne* —, Fourré apporte la démonstration catégorique que « la même histoire » peut être vécue, et surtout racontée, à deux — et même trois — générations de distance, par plusieurs narrateurs distincts, y compris l'Auteur lui-même, qui pour l'occasion laisse à son ami Butor la jouissance de la deuxième personne du pluriel :

DÉCLIC

Avertissement.

Il n'est plus question de confier à Dominique Hélie la suite de la narration. Un syndicat de personnalités diverses asssumera la responsabilité de faire connaître les évènements qui vont surgir jusqu'à la clôture du « Caméléon Mystique ».

Merci.[4]

Moralité : par rapport à la réalité des faits, toute Vérité est relative.

À l'instar du ***caméléon*** proprement dit, elle est même susceptible de se transformer à vue d'œil.

Et pourtant, que ce soit celle du fils *Pol*, du père *Dom* ou du grand-*père Oraison* (sic), « c'est toujours la même histoire ». Dès l'exorde, le ressort tragi-comique est un *TRAJET COSMIQUE*.

De sa naissance à sa mort, *HÉLIE* reproduit, comme son nom l'indique, la course de l'Astre solaire, qui, dans la réalité immédiate, n'a ni début, ni fin.

[4] *Le Caméléon mystique*, op. cit. , p. 123

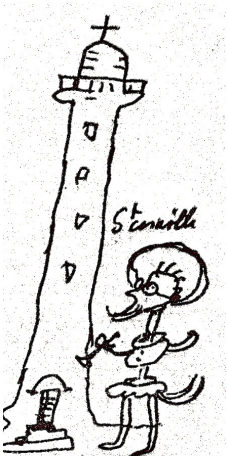
Telles n'étaient pas, bien sûr, « les intentions (conscientes ?) de l'auteur », qui, à la différence de son cher Jules Verne — dont il partageait, depuis l'enfance, le goût littéraire avec ses deux *Archanges Saint-Michel*, Carrouges et Butor — ne prétendait nullement à quelque validation opérationnelle que ce soit, moins encore à la sacro-sainte Vérité scientifique dont les plus fameux « spécialistes » affectent aujourd'hui encore d'ignorer les implications métaphysiques relatives à l'Absolu.

Mais cela ne l'a nullement empêché d'y atteindre en outre, et par-dessus le marché.

La preuve ci-dessus.

Dans quel guêpier a-t-il encore été se fourrer ?

Bruno Duval



RÉVÉLATION CELTIQUE

La voisine Bretagne et ses brumes mystiques,
déjà troublent les cœurs ... Une balancelle vide,
sur le plomb du lac d'Ys, emmène dans
un sillage de phosphore la fille du
Roi Gradlon traînée par ses colliers ...

La Nuit du Rose-Hôtel

Comme l'a bien montré Jean-Pierre Guillon[5], Maurice Fourré, l'Angevin, a toujours entretenu des relations particulières avec la Bretagne ; et Armand Hoog[6], ce vieil ami de Gracq et de Breton, l'a du reste parfaitement compris, lorsqu'il écrit ainsi, dans sa critique de *La Nuit du Rose-Hôtel*[7], "Le Rose et le Noir", publiée dans *Carrefour* le 13 mars 1951 :

'Petit château celtique', dit le narrateur du Rose-Hôtel, 'Cercle de repos pour des hommes malheureux qui arrivaient de l'Ouest ... Une protection à des bardes sans audience dans un univers de réalité trop rude pour eux'. Ceci ne nous trompe pas. Je sais à qui j'ai affaire ici. Après Chateaubriand, après Quinet, après..., après Julien Gracq – à la dernière résurgence de ce qui fut, aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, la grande matière de Bretagne !

Voilà, car ceci n'est en rien surfait, qui met très clairement les points sur les "i".

---

[5] Jean-Pierre Guillon : *Maurice Fourré et la Bretagne*. Editions Blanc Silex, 2002. Jean-Pierre Guillon fut le fondateur et le premier président de l'Association des Amis de Maurice Fourré.

[6] Un peu oublié, le professeur Armand Hoog, ami et compagnon de captivité de Julien Gracq en Allemagne mais également proche de Breton, a collaboré à certaines revues surréalistes. Il fut aussi critique littéraire et auteur de plusieurs préfaces accompagnant les rééditions des romans arthuriens.

[7] ...mais aussi de *L'Anthologie de l'humour noir,* de Breton, ce qui explique le titre de l'article.

Fourré est absolument indissociable de la Bretagne, où il a placé l'intrigue de ses romans *Tête-de-Nègre* et *Le Caméléon mystique*, opportunément réédité, et où il projetait, semble-t-il, de placer une partie de celle de son ouvrage resté à l'état d'ébauche, *Fleur de Lune*.

C'est du reste encore dans la "maison de repos Saint-Gabriel à Pornichet (Loire-Atlantique)" que "Maurice Fourré rédige (...) ses premières notes pour *Fleur de Lune* et (...) achève (...) la dernière version du *Caméléon mystique* en avril 1959"[8], peu de temps avant sa mort, le 17 juin. Quant à son premier titre, il convient de souligner le fait que le Rose-Hôtel, "Petit château Celtique", donc, où "les Chevaliers de la Table Ronde en quête du Graal (...) ne seraient pas tellement égarés"[9], voire "Consulat d'Occident", est sis au voisinage de "la gare Montparnasse dont le réseau ferré dessert les provinces de l'Ouest" - cet "Ouest, qui est Nôtre", comme il l'écrit à André Breton dans une lettre du 17 août 1950[10] ... Relations aussi anciennes que particulières, du reste ! À propos, ainsi, des rapports entre Fourré et ce qu'il nomme, sur une "carte de la Nuit du Solstice Rose-Hôtel", les "états celtiques", Béatrice Dunner[11], explique qu'enfant, il avait coutume de passer ses vacances "dans la villa 'Le Nain Jaune' au Pouliguen, puis plus tard au Croisic", qu'il identifie au "sel" sur ladite carte, et selon l'un de "ses proches amis de vieillesse, Julien Lanoë", un de ses indéfectibles soutiens, il se sentait "Nantais d'esprit et de cœur". Et Lanoë ajoute : “Nantes le grisait. Entre l'Île Feydeau, la place Royale, la place Graslin et le quai de la Fosse, il suffoquait de souvenirs de jeunesse”[12].

---

[8] *Fleur de Lune* n°41, p.14.

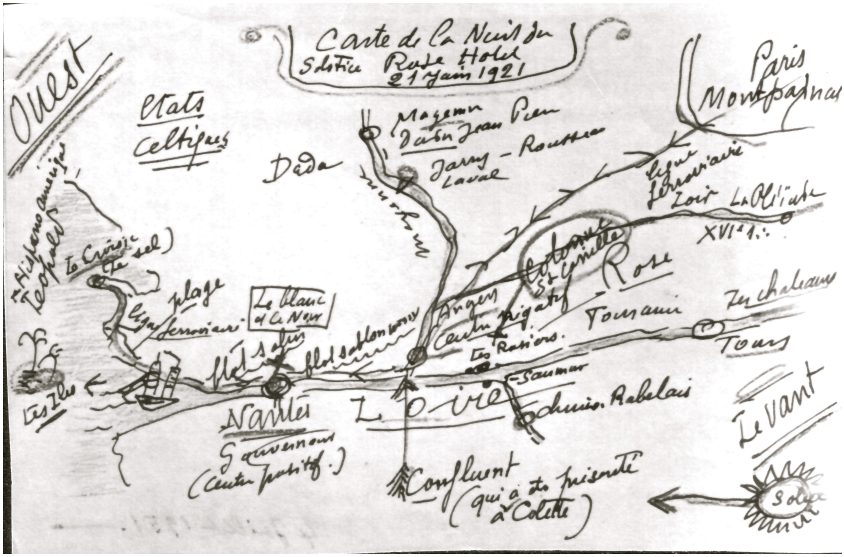
[9] Luc Estang : "En marge du réel" in *La Croix* (29 octobre 1950) repris dans *Fleur de Lune* n°37, p. 21.

[10] *Fleur de Lune* n°37, p. 9.

[11] Béatrice Dunner : "*La Nuit du Rose-Hôtel* : Histoire d'un roman déplacé" in *Fleur de Lune n°* 35, Premier semestre 2016. Paris. C'est également dans cette revue que figure la "carte de la Nuit du Solstice Rose-Hôtel", p. 31.

[12] Cité par Philippe Audoin dans son ouvrage *Maurice Fourré, rêveur définitif.* Le Soleil Noir, 1978.

Nantes, où il fait naître Oscar Gouverneur, le "doyen des ambassadeurs" et "pompeux tueur de mouches, couronné d'aventures" de *La Nuit du Rose-Hôtel,* "quai de la Fosse, devant la belle courbe du fleuve où les voiliers qui remontaient la Loire maritime débarquaient, au retour des Antilles, du sucre et des nègres". Nantes, "centre positif"[13] qu'il qualifie, sans toutefois, comme on vient de le voir, en ignorer le passé négrier, de "belle ville" dans un courrier au même Lanoë cité par Audoin, Fourré dit y sentir "le nœud de la Loire à ce point de souveraine bifurcation vers le magnifique réduit celtique", évoquant ailleurs son "estuaire, où l'immense poche d'eau, avant de se perdre dans l'horizon du sel, pourrit son cauchemar dans les Marais de Retz". Béatrice Dunner ne manque pas non plus de souligner, que "probablement même avant" le début des années 30, Fourré accumulait notes et fiches de lecture sur, entre autres choses, "la culture celtique"...



[13] Toujours sur ladite carte - mais avec un léger doute sur le mot "positif" assez difficilement déchiffrable.

Lui-même "homme de l'Ouest", puisqu'angevin, "plein de douceur et de force cachée sous les coquetteries de la fuite aimable, des effacements masqués de sourires et de rêves, et des entêtements vainqueurs", l'auteur du *Caméléon Mystique*, cette "dérive ésotérique et hallucinée (...) dans l'espace et le temps d'une Bretagne rêvée"[14], se peint par ailleurs sous les traits d'un "petit celte noir", pour qui donc "la quête du Graal n'est pas loin", comme l'écrit André Breton dans sa préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*, rédigée en août 1949 entre l'île de Sein et la forêt de Paimpont – ce qui ne saurait être le fruit du hasard, fût-il objectif, quand on se souvient que c'est Jules Michelet qui, dès 1833, dans le troisième tome de son *Histoire de France*, fut le premier à établir un lien entre Sein et Brocéliande, au travers du personnage de Merlin, né dans l'une, "entombé" dans l'autre ! Paimpont, au passage, que Fourré, dans sa lettre déjà citée d'août 1950 au même Breton , dit "si vif en (s)on cœur et en (s)on esprit" !

Selon Jean-Pierre Guillon toujours, c'est sur sa première – quoique tardive – publication qu'il prendra appui pour proclamer haut et fort : "Moi, c'est dans la celtitude relative et définitive que je vis et que je vivrai désormais" – à tel point que dans ses livres, "il est toujours expressément signifié que 'le décor en est enrichi de souvenirs druidiques et de légendes'; et c'est le Bois de la Femme sans Tête ; le Fauteuil du Recteur ; la Chapelle des Druides". À tel point encore qu'en homme marqué par "la Bretagne et sa lumière incomparable", "la fantomatique campagne bretonne", le "mignon cheval pommelé des ciels bretons", aussi, il fait dire à son Hilaire, dans *Tête-de-Nègre*, avec des accents qui sentent le vécu :

> Je ne repartirai pas du pays breton. Mon corps et mon âme sont maintenant attachés pour toujours aux cendres de cette terre... Je vis et renais de sa lumière et de ses ombres. Trop de fontaines me charment pour noyer mon visage. Et les pins chantent, pour des générations d'âmes avec moi, des

[14] In *Fleur de Lune* n°41, p. 51.

litanies enlaçantes. Des bancs de granit se sont immobilisés autour des chapelles, attendant le mendiant des millénaires qui a reçu l'aumône fleurie de Brocéliande dans la forêt de chênes assiégeant le château... Je me suis couché au pied des calvaires ; et je n'osais plus faucher l'ombre !

Celte, donc, Fourré l'est à tel point que, parlant de la "pérégrination primitive" qui sous-tend *Le Caméléon mystique*, Philippe Audoin, auteur d'un lumineux *Bourges, cité première*, fait observer qu'elle "s'organise autour de la ligne presque droite qu'on peut tracer entre Douarnenez et Bourges en passant par Vannes, Angers et Tours", avant d'avancer :

Vue de l'ombilic berruyer, haut lieu de la tradition celte et de l'alchimie traditionnelle, c'est proprement la voie royale vers l'Ouest, vers l'ultime pointe de l'Europe avant d'aurifères Hespérides auxquelles il ne saurait être question d'aborder sans s'être au moins symboliquement embarqué dans la barque des morts qui passe et repasse entre la pointe du Raz et l'Ile de Sein ...

Le port de Douarnenez et ses « petits estaminets »

Douarnenez, avec ses "petits estaminets, qui devaient se baptiser 'Aurore Boréale', 'Au Baromètre', 'l'Etoile du Matin' ", dont on ne saurait cependant minimiser les charmes cachés, surtout quand ils prennent, dans les brumes nostalgiques de la mémoire, les traits d'une "jolie bigoudène rêveuse", "dans son petit café d'où l'on découvrait l'épaule nuageuse du Ménez-Hom", "l'estaminet où (elle) régnai(t) avec une douceur timide", AN DAOUZEK ARBOSTOLL, Les Douze Apôtres[15]...

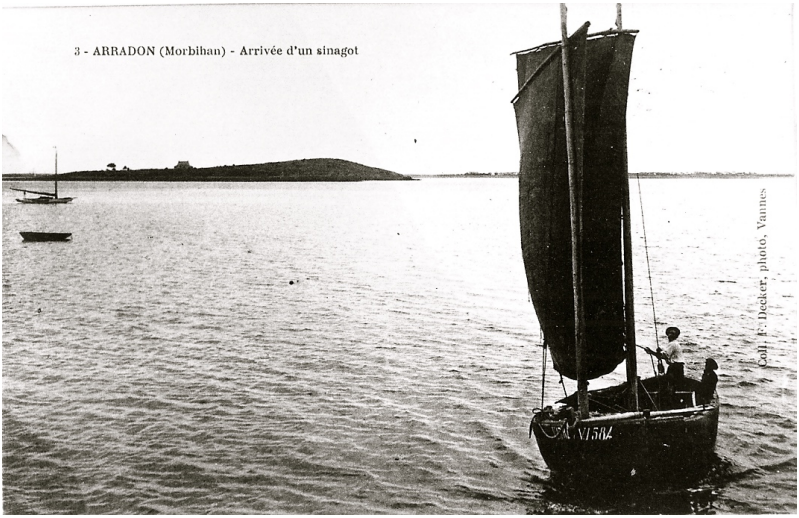
C'est, au demeurant, avec la même fougue qu'il parle de Concarneau, "port magicien" avec ses "nativités avant-coureuses de la mort capitane, devant le beau port comble de thoniers aux voiles carguées, sous les murailles de l'ancienne cité close par des miroirs salins", de Vannes, "perle délicate de la Basse-Bretagne", "qui trébuche dans les hallucinations grisâtres et des désastres du Morbihan granitique, où nous guettait la foule des voix étouffées, peuple et sénat celtique décapités par César, parmi les fantômes fiévreux d'une flotte voilée, dans les mirages d'une mer traversée de druides" ou d'Auray - "parcs à huîtres, vertes armoricaines renommées". Avec le même talent qu'il évoque le Golfe du Morbihan, la "procession des sinagots[16], avec leurs voiles étirées comme des bannières sanglotantes de larmes" et ses très réelles

captivantes îles
pâmées et brumeuses
comme des têtes légendaires
noyées
dans leur écume vaporeuse de bulles
avec leur chevelures en pins maritimes
bruissant dans le râle du ciel
celtique,

---

[15] *Le Caméléon mystique*, op. cit. Les majuscules sont de Fourré.

[16] "Les sinagots sont des barques noires comme des gondoles, avec des bannières de voiles rectangulaires, que l'on voyait nombreuses, avant la guerre de 1914, conduites par de pauvres pêcheurs, dérivant parmi les courants du Golfe du Morbihan sous le remuant ciel breton ". *Le Caméléon mystique,* op. cit.



La voile du sinagot, « étirée comme une bannière sanglotante de larmes »

dont l'Île aux Moines, l'Ile d'Arz, Berder et surtout Gavrinis, "paradis inondés, petites terres solitaires, graines de fillettes intrépides" qui sont selon la légende les larmes des fées de Brocéliande.

C'est encore avec beaucoup d'affection que Fourré évoque Belle-Île, "sauvage côte de l'Occident", "Impératrice des Iles Occidentales", avec "les cataclysmes pierreux de Port-Donant et de Goulphar", "la Pointe nordique des Poulains", encore, et "le Quai du Palais par une pluvieuse journée qui buvait les couleurs sur les pignons lustrés d'étain liquide des maisons", comme on peut le lire dans *Le Caméléon mystique* toujours. Belle-Île, où, arrivé peut-être par "*L'Union Belliloise*

N°3" ou "l'*Emile Solacroup*, qui appartenait à une société d'armement de la Basse-Loire", "le premier (..) noir, le second peint en blanc avec une moustache écarlate", il avait "débarqu(é) en 'ces années 1900 et Cie, les mains dans les poches, frais suicidé du matin"[17].

Aussi sensible sans doute que son héros à telle "jolie fille en tablier blanc, couronnée des boucles lingères de Pont-Aven sur un nuage de cheveux blonds", Maurice Fourré parle également, dans *Le Caméléon mystique*, de ce bagne pour enfants du Palais, qui existait déjà, du reste, au début du XX^{ème} siècle, lors du passage du père, Dominique, du héros de ce livre, Pol Hélie, et qui inspirera à Prévert, en 1935-36, le scénario d'un film militant autant que mythique sur la détention des mineurs, *L'Ile des enfants perdus*, qui ne verra jamais le jour.

Fourré non plus, ne manque pas d'évoquer la tristesse des "pauvres garçons de la Colonie pénitentiaire en uniforme gris" ni de tirer un portrait peu flatteur de l'un de ses gardiens au "long visage judiciaire, sous le couvre-chef à étoile jaune"... Belle-Île, dont le nom figure encore en 1958 dans les notes préparatoires à *Fleur de Lune*, l'ultime projet, sur le troisième feuillet et à la page 17, en référence au *Caméléon mystique* !

Quant à Quiberon, c'est aussi le lieu où Maurice Fourré fait loger un des personnages principaux du même roman, précisément à "l'Hôtel de Penthièvre, devant la plage dépouillée de poussières vivantes, où la houle assaillante retournait, parmi des harmonies hululantes, le peuple des coquilles sans âme"...

[17]Jean-Pierre Guillon: *Maurice Fourré et la Bretagne.* Editions Blanc Silex, Moëlan sur Mer. 2002.

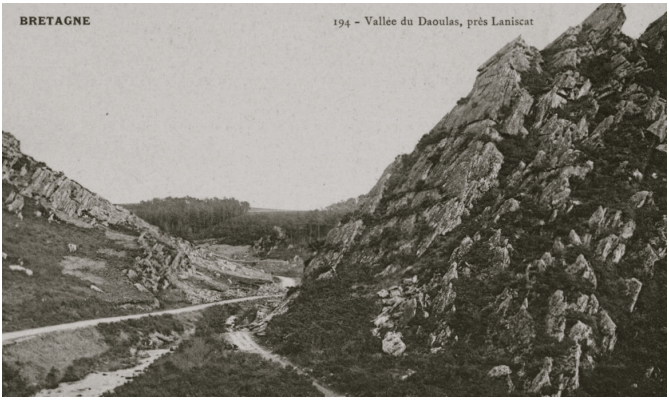
L'Hôtel de Penthièvre à Quiberon, du temps du *Caméléon*, à marée montante

De la même manière aussi inspirée que "gothique" presque, avec des images à la "Monk" Lewis[18], il décrit l'"antique château des ravins du Daoulas" où règne "l'ultra-temporaire Baron de Languidic, dit Tête-de-Nègre", "qui est le Seigneur de toute la Nuit", "château adorablement romantique, à la lisière des ravins du Daoulas et de la forêt de Brocéliande, ravie de fumées blanches" !

Ce manoir des Trois-Cailloux - ou des "trois pierres celtiques", peut-être – sans doute imaginaire et d'une localisation géographique quelque peu curieuse, qui s'inscrit, comme je le disais plus haut, dans la tradition de ceux du roman gothique dont on trouve également trace dans le premier roman de Julien

[18]Matthew Gregory Lewis (1775-1818), dit "Monk" Lewis à cause du succès de son roman de plus connu, *Le Moine* (1796), considéré comme emblématique de ce que l'on nomme le *roman gothique*, ce genre littéraire caractéristique de la fin du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème}, inspirateur du Romantisme et magnifiquement étudié par Annie Le Brun dans son étude *Les Châteaux de la subversion* (J.J. Pauvert aux éditions Garnier, 1982).

Gracq, *Au Château d'Argol*[19], ne s'en dresse pas moins fictivement dans un paysage parfaitement identifiable près du village de Laniscat, du lac de Guerlédan et des ruines de l'Abbaye cistercienne de Notre-Dame du Bon Repos "que hante encore la silencieuse et muette bure blanche aux capuchons sans yeux et aux manches vidées de leurs étroites mains jointes", au "croisement de deux routes encaissées de rochers et d'ajoncs", "la Nationale 164 *bis*, de Rennes à Rostrenen" et le "Chemin d'Intérêt Commun n° 44, remontant vers le nord à travers la vallée du Daoulas", ces "gorges sinueuses du Daoulas voilé d'ombres" aux confins des Côtes d'Armor et du Morbihan[20], "splendide défilé rocheux hérissé de baïonnettes de schiste" selon la description qu'en donne Rébillé[21]... C'est-à-dire au cœur même de la Bretagne !



[19] A ceci près que dans le petit village breton d'Argol, qui a sans doute inspiré à Gracq le choix de son titre, il n'y a pas, comme le fait observer Philippe Le Guillou, de château ...

[20] Et de fait, on peut parfaitement localiser les lieux où se déroule l'action, comme l'a fait, ici, pour l'Association des Amis de Maurice Fourré, B. Dunner écrivant dans son article "Voyage au pays de Conomor": "Comme un enfant, on reste toujours surpris et émerveillé de découvrir sur la carte Michelin (d'ancien modèle, à couverture jaune) que tout est vrai, que tous les sites évoqués dans le roman existent bel et bien, et qu'ils sont là, à portée de roue". Les citations suivantes de et à propos de Fourré sont issues de l'ouvrage de Jean-Pierre Guillon ou de *Tête-de-Nègre*.

[21] Edmond Rébillé. *Brocéliande(s) - Sur les traces du Roi Arthur et de ses charmes*. Editions Coop Breizh, Spézet. 1996.

Mais l'attachement de Fourré à la Bretagne prend, à travers la convocation de ses mythes, comme celui, aussi, de la ville d'Ys qu'on retrouve dans la phrase citée en exergue, une forme encore plus frappante, lorsqu'apparaît dans ses livres, en particulier *Tête-de-Nègre* et *Le Caméléon mystique*, la figure de l'Ankou, personnage de premier plan de la mythologie bretonne en ce qu'il est personnification de la mort en Basse-Bretagne, l'*oberour ar maro*, l'ouvrier de la mort, qui parcourt les chemins creux, la nuit, sur le *karrig an Ankou* pour cueillir les âmes des défunts – cet Ankou dont on trouve une très belle représentation, photographie de celui de l'ossuaire de La Roche-Maurice, dans le numéro 41 de *Fleur de Lune*[22] ! Dans *Tête-de-Nègre*, l'écrivain nous parle ainsi en termes saisissants de l' "ANKOU, la mort celtique, aux yeux de miroir, conduisant les légendes gaéliques, qui arrivèrent du Nord sur les vagues de la mer, dans des pirogues de granit", les "auges de pierre" dont parle aussi, par ailleurs, Yves Elléouët. Dans le roman cette figure n'apparaît pas du tout comme bienveillante, même si l'on ne sait pas très bien ici s'il s'agit de l'Ankou lui-même ou du baron de Languidic, "triste et grimaçant squelette de brouillard nocturne" - ou encore si les deux, dans la terreur sacrée de l'inceste consommé, ne font plus qu'un ... Qu'on en juge à la lecture de cette confession hallucinée d'une des victimes du Baron, Judicaëlle :

> Alors le Seigneur, à son tour, râlait en criant : "Ankou... Ankou“. La camisole d'un fantôme, nu et blanc, découvrait l'osselet des doigts chercheurs, qui m'enflammaient de cauchemars dans le lit brûlant. Et je n'endormais entre les bras de la mort caressante, hélas, près du long corps incestueux, qui râlait et riait presque à sangloter en me remerciant, demandant pardon pendant que je pleurais aussi me pressant contre toute sa peau qui tremblait soudain de félicité meurtrière, quand je pensais avoir assassiné l'épouvantable chéri écrasant la victime atrocement consentante... - ANKOU !...

[22] Elle illustre l'article *De l'Ankou à Mabanckou*, *billet d'humeur (noire ?)*, par Bruno Duval (NdR)

À moins qu'Ankou et Baron ne se confondent avec Monsieur Maurice, ce "fantasque fantôme en voiture (qui a) voulu mourir lui aussi, dans le triple cercueil de Tête-de-Nègre", ce "Mage", "Jeteur de Sorts", "vieillard solitaire dont scintill(ent) derrière une vitre fugitive les yeux inquiétants", "aux prunelles caverneuses", qui gîte au "douillet Hôtel du Blavet", "dans la fraternité d'un antique village aux demeures constituées de pierres cyclopéennes, offrant dans ses portes et ses fenêtres, si voisines des rêves d'amour de la forêt de Brocéliande, le signe légendaire de l'entrée du tombeau"[23], ce VRP dont j'ai parlé, "revenant théâtral (des) premiers temps dramatiques", "énigmatique conducteur d'une 'camionnette angevine' qui parcourt, à l'instar de la charrette à l'essieu grinçant de la Mort Celtique, les nuits ensorcelées de l'Ar-Coat".

Monsieur Maurice qui, nous dit Philippe Audoin dans son article "Baron Zéro",

> … est encore plus inquiétant que le vieil Ankou.
>
> Celui-là, au moins, ajoute-t-il dans *Maurice Fourré, rêveur définitif*, quand on le rencontrait, retour de ribote, ou qu'on entendait seulement grincer dans la nuit celtique les roues de sa charrette, on savait à quoi s'en tenir sur son sort prochain : une confession pour *Itrun Varia* et un drap neuf pour l'ensevelissement. Mais avec M. Maurice, rien n'est certain. Il se mêle de tout. Il, passons-nous l'expression, fout la merde, et repart comme il était venu. Il est pressé, il voyage, comme le juif errant.

"Créature étonnamment vive, qui colporte à travers les routes hasardeuses le minime trésor d'un cassable sablier de journées-à-vivre", "suspect farfadet", cet "homme aux yeux qui nous regardent, brûleurs, et nous glacent" est inquiétant toujours, même quand il se fait discret, comme dans cet autre passage de *Tête-de-Nègre* :

---

[23] *Tête-de-Nègre*, op. cit.

On m'a confié avoir vu ce riverain de la Loire derrière un calvaire en dentelles granitiques fleurissant au milieu des ajoncs, et sur la rive circulaire d'une transparente fontaine de la Renaissance bretonne, puis soudain s'évanouir derrière le peuple larmoyant des Saints de pierre, avec son véhicule aux bâches glauques comme les rouleaux de la mer dans la cuve vaporeuse de la Baie de notre dernier Trépas...!

Cas particulier – et unique – de traitement de la question, en un ébouriffant jeu de miroirs, "dans cette liturgie hilare et funèbre, souligne Audoin, Fourré s'incarne pareillement dans l'Ankou, Double complice et affreusement cajoleur de tout vivant prétendu. Et il signe carrément l'hécatombe :

Le nommé Maurice
est responsable
de TOUT[24] –

comme si, en définitive, ce qu'on nous amenait à comprendre, dans un vertige d'écriture, c'est que l'Ankou, le Baron de Languidic, Monsieur Maurice, "cette démoniaque providence", et Fourré lui-même ne faisaient qu'un !

Un autre petit poème de l'écrivain, du reste, que l'on retrouve parmi les textes sélectionnés pour un projet de plaquette en 1958, *Ex-Voto*[25], découvert par Jacques Simonelli dans le cahier *Fleur de Lune 1*, relève indiscutablement de la même inspiration :

Traîné
par un quadrige de chevalins galopeurs
auréolés de crinières
Sans Tête
sur la passerelle de la nuit blessée de fluidités

[24] Les majuscules sont de Fourré.
[25] Publié en 2017 par les soins d'AAMF Éditions, illustré par quatre infographies originales de Tristan Bastit (NdR)

passe
le Char-Fantomal
bousculant son charroi
de Morts
émerveillés de vivre
sous le masque
des Vivants
surpris
de
mourir[26] *...*

Maurice Fourré, par ailleurs, dans *Tête-de-Nègre*, parle en ces termes que ne renierait pas Anatole Le Braz, grand collecteur, au XIX^{ème} siècle, des légendes de Bretagne, de ce qu'on y nomme l'*Anaon* pour parler de l'ensemble des âmes des trépassés :

Ce défilé des Fantômes est terriblement pondérable... Il semble qu'un souffle puisse les décider à se soulever du sol, avec leurs menus pieds qui tracent des dessins plutôt que de marcher droit... Les Ombres sont étroitement attachées à leur poids sur Nous. Elles savent ce qu'elles veulent. Mandatées pour faire peur, elles connaissent où elles vont ... Arabesques diaprées de couleurs scintillantes, inlassables anneaux, spires ombreuses, élancements vers une plus transparente lumière et l'impassibilité du Silence...

« Ce défilé de fantômes … » Le Calvaire de Pleyben (détail)

[26] *Fleur de Lune,* revue de l'Association des amis de Maurice Fourré, animée par Béatrice Dunner et Bruno Duval, porte le nom d'un projet de manuscrit inabouti de l'écrivain angevin. C'est dans un des cahiers préparatoires à ce texte demeuré inédit que figure le projet *Ex-Voto*, inconnu jusqu'à une date récente.

Et c'est ainsi tout naturellement, comme en prolongement, qu'on note dans les œuvres de Fourré cet autre symptôme de la présence des mythes bretons – voire plus largement celtiques –, la récurrence des intersignes qu'on n'évoque qu'en baissant la voix, comme, dans *Tête-de-Nègre*, l'aubergiste Le Devéha parlant du "Baron Zéro :... Un Intersigne de notre Mort peut-être..."car ils sont "comme l'ombre, projetée en avant, de ce qui doit arriver"[27], signe annonciateurs de décès dans la famille ou le voisinage.

"Aubergiste qui, en fait d'intersignes, en connaît au moins autant que la cuisinière bretonne qui marqua l'enfance de M. Gouverneur", la cuisinière de *La nuit du Rose-Hôtel*, par exemple, chez qui ils reviennent très souvent, vit dans un "monde silencieux d'intersignes, avec le cortège familier de ses défunts", de même que Judicaëlle, celle du "relais du Monastère, sur les bords du Blavet, près des ruines de l'abbaye de Bon-Repos", dans *Tête-de-Nègre*, "magicienne du marc de café, des intersignes et des philtres d'amour ou de désir, veuve respectueuse du chef des gardes-chasse de l'immense forêt ancestrale", Brocéliande sans doute dont on se souviendra qu'à l'origine, elle couvrait la quasi totalité de la Bretagne ...

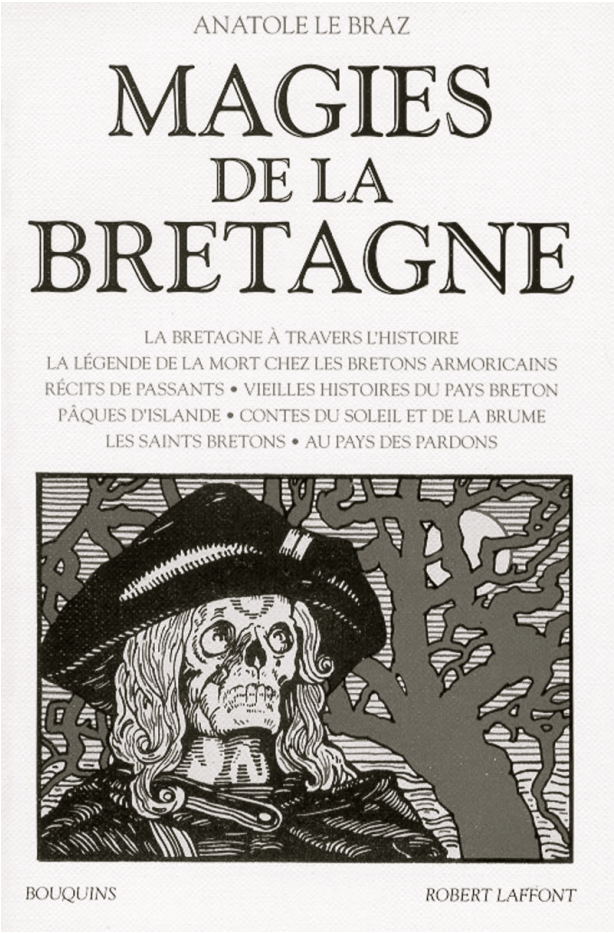
Pour conclure, il apparaît clairement que pratiquement tous les ouvrages de Maurice Fourré, en fait, dans l'œuvre de qui les surréalistes, selon Jacqueline Chénieux-Gendron, ont cru "lire (...) une forme de révélation celtique"[28], sont "marqués par un attachement indélébile à une Bretagne aussi réelle par la déambulation géographique, fût-elle semée de brume et de rêve, que par l'enjeu mythique de ses atours" [29], et que "les personnages (...) centraux et épisodiques, (s'y) rattachent tous par quelque côté aux provinces de l'Ouest" !

---

[27] Anatole Le Braz : *Légende de la mort.* Editions Jeanne Laffitte, Marseille.1982.
[28] Jacqueline Chénieux-Gendron : *Le Surréalisme et le roman*. L'Âge d'Homme, Lausanne. 1983.
[29] Jean-Pierre Guillon, op. cit.

En bref, qu'on soit surréaliste ou non, on trouve indéniablement chez Fourré *une forme de révélation celtique* !

Patrick Lepetit



NOTES POUR UNE ESTHÉTIQUE FOURRÉENNE (SUITE)

On trouvera ici la suite et fin des notes transcrites par J. Simonelli à partir des cahiers préparatoires à *Fleur de Lune*, dernier roman de Maurice Fourré, resté inachevé à la mort de l'écrivain, le 17 juin 1959.

Il s'agit, rappelons-le, de trois feuillets placés par Fourré en tête de son carnet, et d'une vingtaine d'autres, dans le corps du cahier, et paginés comme le reste, « où l'auteur », nous expliquait Jacques Simonelli, « notait de semaine en semaine les choix esthétiques qui le guidaient dans la conception et l'écriture de son nouveau roman ».

Il s'agit donc d'indications précieuses pour comprendre l'évolution et les préoccupations esthétiques et stylistiques de Maurice Fourré dans ces tout derniers temps de sa vie – et de sa carrière d'écrivain, si singulière par sa brièveté et sa densité. Nous les livrons à l'état brut, en quelque sorte, dans le présent numéro de *Fleur de Lune* : en effet, Jacques n'a pu, à son grand regret, achever la rédaction des commentaires qui complètent et éclairent ces notes, cursives et pourtant débordantes de sens.

Ces commentaires seront publiés, si tout va bien, dans notre prochaine livraison. La lecture des notes qui suivent suffira déjà à mettre le lecteur en appétit : il n'en découvrira qu'avec plus de plaisir, dans le numéro 43, tout ce qui les explicite et les environne.

Page 28 recto :

Efficacités — ——

30 / 9 - 58

Comportements

= Efficacité « germinale »

Mr Mme Launay - - - Réalisme

Inst. Jacques Fouras. netteté

– Lévêque. précision

Inst. Math – Croisic. Crudité sommaire

[deux lignes barrées] positivisme

M. Besnard nomenclature

M. Poutiers. distributive

Bourdeau

– P. Cuny – Barret Matérialisme

St Marie Berneau 1914 ordre - -

—— Cap. Lavillon

Intuition vers 1928

M. Bardin

Bonnel - - Roinet

M. Chaput —— « Marraine du St

-Laurent - »

Commerce exper. Favreau

- - - Vassal

Paulette

Eliane

Nécessité retrouver, assimiler

influences

Page 31 recto-verso, page 32 recto :

Vendredi Oct 58.
Séduction – Processus

1° Tout étant préparé des éléments et entours de la séduction–liaison l'évocation–aveu de l'amour est le [illisible] naturel du mouvement d'accord psychologiquement établi dans les faits, et comportements mutuels.
2° Le point de vue aveu d'amour s'adjoignant de façon chronique il peut être traité comme une sorte de masque, travestissement de théâtre survenant à certains moments sans engager d'actes mais étant néanmoins terrain de tendre combat et comportant la force entrainante d'une réalité.
3° (suite)
Il fait parallélisme avec l'autre jeu–réalité, que constituent tous les éléments réalisés d'une vraie liaison, dans l'arrangement des rapports — traité comme un masque sans importance, alors que c'est néanmoins une réalité.

Point de vue d'attaque du
M[ouvemen]t d'amour.

– « Je veux me défendre contre le penchant amoureux, pour telle et telle raison, laissez-moi pourtant faire le libre de [pen] de dire ce que je pense de vous, de toi – Peut être essayer un instant d'exprimer l'aveu que

j'eusse pu faire – me libérera (alors le langage tutoyé est l'aveu de ce qui est ressenti.
N'est-ce pas l'amour ? ou quel nom cela a-t-il, hélas ? —

= Il faut que cela vous soit dit une fois pour toutes ….

Page 35 recto :

Mardi 28 / 10 Angers
Opération Pâquerette.

Trois moteurs psycho.
1° Intérêt Publicité – formation – échanges Travaux en commun
Développement ultérieur de la public.
- appui –
2° Vanité - actuelle
- ultérieure x <u>publicité</u>. –
3° Sentiment. Lien établi. Aveux. Intimités explosives – et jeux du Sentiment du sentiment
Jalousie, orgueil aussi.
Autoritarisme Egalités de c[ontre]/parties

X <u>ultéri</u>eurement
familiarité. physique.

Copie de lettre, entre les pages 35 verso et 36 recto :

[Voir le début dans FdL n° 30, page 40]

—— D'autre part, l'ex-« fiancée » est réapparue. Elle m'a arrêté dans la rue, et voudrait me parler des avatars de son intrigue… Je lui ai offert un pointu chez Laurent. Une autre étudiante était avec nous. Tout m'a semblé cassé de son projet.. Désemparée, elle est étudiante infirmière.

— Mais j'ai vu de mes yeux, au Croisic, que son partenaire était sorti démoli de l'aventure : ni voile au bateau, ni départ comme prévu, etc…

Page 41 recto :

X Dimanche 21 / 12 :
Suite de la page 26 / 19
(Paris au départ
Inventaire de la clôture de
comportement personnel
aventures de Fév. – Déc 58
et cadre vie extérieur
intérieur
comportement personnel
et recueillement actif envers
Fl. De Lune. ——
[Rétablissement J. Paulhan
accord J. Lanoë
Paulhan noté en marge de gauche]
Nov.
Déc/58
1° réinstallation du cadre-bureau
2° rencontre avec O+ …
3° article sur O +
4° comportement et réalisations de
stabilité, instauration et durée du 27, avec 27
mise en place conservée avec
entourage féminin . - .
5° état d'esprit général, et mise
en place psychologique et comportement – vie,
envers Milieu urbain et Paris, et voyages. recul

Page 41 verso :

(suite) 6° vue sur Fl de Lune :
un roman-nouvelle, récit dur , dramatique,
objectif et serré – –

Classement d'assistance :
– Mich.
– O + – et entourage spirituel-littéraire
A. Perret
Rolland
Besle
Mg Bonneau
A. Guérin = —— o(Davy) —— o
Mg. [illisible]
Ch. Cormier
J. Lanoë.

/ A. Blanchoin ——o

N° 27. 21. – 68. – 69. 35
Et : Etc.. x Simone - Simonne——o
Bertholin - - Mme Englebert —— o
Madeleine – Rozelet X - - -

PARIS.

J. Paulhan——o

M. Carrouges – Butor. ——o – Guigues——o

o——Mitard

Roinet

Page 42 recto :

Suite 21 / 12

Comportement avec 27 – –

Inventaire psycho.	Action
orgueil	compliments divers.
Esprit d'autorité	se déclarer content de ses organisations
formalisme	idem
Jalousie	X s'aff en public ; lui donner des comptes-rendus relatifs à diverses…
Ambitieuse	Aider ses vues – et entreprises la flatter d'une Présence attirant l'aff
Constance	accords
« Régulière »	gratitudes
Volontaire – résolue	Ne pas la heurter [illisible]

Comportement

6 Hors

de l'Ambiance locale L'ANTI-HALLALI

Arrachement Nécessaire

Désenvoûtement de l'Ambiance

homicide

Médusés s/ le vieillard et

le poussant au-delà de décrépitude

L'affaire des Ursulines de Loudun et le bûcher d'Urbain Grandier

Page 23 verso :

28 / 9 / 58. —
Dans l'abbé Brémond
Histoire littéraire du
Sentiment religieux.

1° Le Père Surin et les
Ursulines de Loudun
Sœur
Sainte Marie des Anges.
Examiner. Grandier
etc

2° Le Père Joseph. ——

LETTRES AU CORNAC (IV)

En voici donc la quatrième livraison, deux lettres de début mai 1949, et un « après-coup », long post-scriptum ajouté quelques heures plus tard à la deuxième.

Elles nous frappent par le désordre fiévreux et le jaillissement incontrôlé des pensées, comme si Fourré passait beaucoup de temps seul (c'est probable) à réfléchir sur l'en-deçà, l'entour, et le par-delà de son travail d'écriture, à faire à la fois les questions et les réponses, à proposer et à refuser, à défendre passionnément (contre qui ? Son correspondant lui est tout acquis) ce qu'il est, ce qu'il veut et ne veut pas.

Rappelons le contexte, c'est toujours utile : Fourré a rencontré Breton trois mois plus tôt, et il sait désormais que Gallimard publiera son *Rose-Hôtel*. Mais Breton n'est pas très disponible, il ne répond pas aux pressantes missives de son Nouveau Disciple (Fourré aime à se présenter ainsi, sur un ton ironique et désabusé, dans une des lettres qui suivent), lequel se morfond, tout seul à Angers, où lui parviennent quelques échos lointains de la capitale. Ainsi, le 25 avril, quelques jours avant la date de la première lettre présentée ici, on a créé, au Théâtre Montparnasse, la nouvelle (et unique, finalement) pièce de Julien Gracq : le public s'est ennuyé (et l'a fait voir), et la critique l'a écharpé. Fourré ne verra pas la pièce (et ne la lira probablement pas non plus), même si par lettre, il prodigue à Gracq compliments et encouragements. Mais cette actualité, et probablement aussi (pour autant que l'on devine entre les lignes), une proposition de conférence, ou de lecture publique, ou même (qui sait ?), d'adaptation à la scène de son roman, suscitent chez lui des considérations fougueuses sur le théâtre et ses spectateurs : qu'aurait-il écrit, s'il avait su que quarante ans après sa mort, Claude Merlin adapterait brillamment ses quatre romans à la scène ? Je crois pouvoir répondre, sans trop me tromper, qu'il en aurait été ravi.

Dimanche Ier Mai 49
Cher Louis,

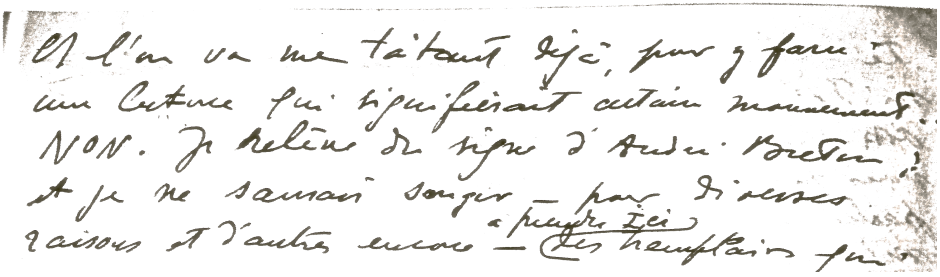
Je termine ma missive après quatre jours de suspens.

Pas reçu de lettre convocatrice émanant de mon très certain Vatican, dont j'espère d'heure en heure la bulle de lumière.

Et vous y pouvez voir, Maître, quel trouble amène chez un Poète, sous ses apparences et ses réalités de puissance combattive (sic) et les fuseaux projecteurs de ses radiations, le moindre déplacement dans l'univers sensiblement minuscule de ses symboles familiers. On a transféré quelques clous sur la muraille ; une modification dans la géométrie des cubes de clôture offre au créateur indécis soudain un nouveau monde où hésite sa pensée. Enfuie la belle torpeur magique où s'enrichissait de silence et d'immobilité la fusée qui allait jaillir hors des ombres d'une demi-mort. De nouveaux clous sont plantés dans le monde où rien ne vit plus, dans le divorce de l'âme enfuie, que des formes pendues et la grimace destructive d'une réalité trop présente – dirais-je si j'écrivais ainsi. Maître éternel de mes classes jamais finies, censeur de mon tableau de cours, proviseur de mon cycle tournoyant d'études et de concours, voyez-vous maintenant que je puis espérer trouver dans la paix et l'immobilité, après laquelle quête le Maître de l'Autre Rive, cette atmosphère stagnante où j'ai vécu et écrit le Rose-Hôtel et que je cherche à retrouver enfin pour écrire à mon goût Tête de Nègre ? Si j'en crois quelques échos l'ouvrage de J. Gracq n'aurait pas été jugé assez « théâtre »[30] … Excellente

[30] Il s'agit de la pièce *Le Roi pêcheur*, qui venait d'être créée à Paris, au théâtre Montparnasse, quelques jours auparavant, avec une assez étonnante distribution (Jacqueline Maillan, Jean-Pierre Mocky, Maria Casarès …). Ce fut un échec retentissant, dont Gracq conçoit en effet beaucoup d'amertume. Se jugeant injustement étrillé par la critique, il règlera ses comptes, quelques mois plus tard, dans un essai assez pamphlétaire, *La littérature à l'estomac*.

leçon pour moi ! Je ne suivrai certes pas l'exemple de ce compatriote d'un incontestable talent dont les élans créateurs tournoient tour-à-tour dans le roman surréaliste, puis plus librement poétique, les vers, l'essai, enfin le théâtre. Non, Roinet, je suis trop timide et l'on va me tâtant déjà, pour y faire une lecture qui signifierait certain mouvement … NON. Je relève



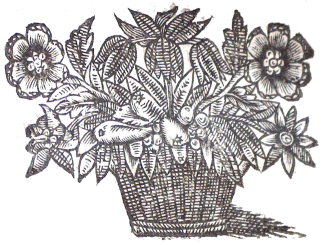
du signe d'André Breton et je ne saurais songer – pour diverses raisons et d'autres encore – à prendre ici des tremplains (sic) qui ne m'appartiennent pas ! J'ai répondu déjà que mon ouvrage était en passe de relever d'un Éditeur et qu'en conséquence je ne pouvais disperser publiquement la connaissance d'un texte qui me quitte. Je n'accepte pas, quelle que soit la gentillesse des détours de l'intention, de mettre ma personne et le fruit d'un certain nombre de veilles, à la disposition de jeux locaux dont j'ai pu déjà mesurer la nature et les pentes. Je suis trop timide, vous le savez, pour m'offrir à ces jeux de l'esprit, si sympathiques et avertis qu'en soient les initiateurs pour entrer dans un jardin où je taillerais des bâtons … Paris me donnera, s'il lui plaît, l'investiture, avec la cuirasse nécessaire à la paix de ma solitude laborieuse.

Quand je pense que René Bazin a attendu toute sa vie pour ne l'avoir qu'à la fin de sa carrière, cette conférence publique dans sa ville natale. On me l'offre au commencement, et qui m'empêcherait le possible départ. Le conférencier ne manque ni de talent ni d'éloquence, bien loin de là ! … On me fait dîner avec lui samedi, où vous pensez. Je trouverai moyen de lui parler seul à seul, éludant le présent, ménageant l'avenir. Quant à l'aventure présente NON … Mais quand retrouverai-je donc la paix ? Je n'aurai mon château de roses où je m'enclose qu'une fois mon ouvrage publié et les gloses de mes amis me faisant défense. Mon apparence extérieure sera composée et recevra ses flèches qui laisseront à l'écart la cellule de mon cœur – tandis que maintenant, à nu entre deux coquilles, sur le chemin sinueux où s'inscrit mon transfert, je suis fragile encore et découvert … – Pourtant, à mesure que se resserrent mes disciplines, je sens poindre l'heure où tombera de moi, comme une végétation inconsciente, sur ces boulevards qui me sont cimetière, le mot automatique d'Ubu Roi.

Et je finis cette longue lettre qui semble bavardage – mais touche pourtant bien des choses centrales – en ce moment où tourne ma vie.

Mes hommages respectueux à Madame Roinet, je vous prie. Affections aux enfants ! Merci. Et bien cordialement,

M. Fourré.



Jeudi 5 de Mai 49

Cher Louis, en mains votre bonne lettre d'avant-hier, qui contient beaucoup de justes choses auxquelles je voudrais répondre sur lecture.

D'abord, je vous souhaite meilleure santé. Moi-même je ne me débarrasse que bien lentement de la lourde grippe ramassée au plus creux de la cave, cependant que Simone Gaugain (rien de Tahiti) m'informait d'Angers, dont l'inattendue « nécessité » me détournait de m'occuper d'affaires moins poétiques.

Oui, c'est dommage que j'aie détruit tant de papiers, il n'y a pas plus de dix mois, en des jours où j'étais excédé de vains rassemblements où j'avais traîné mes chaussures en rêvant d'imprimerie qui eut (sic) enfin rendu ma pensée à son travail. Car je crois pouvoir croire encore que mon « récit » fait mieux sa route dans le sens où je l'ai patiemment imaginé et écrit : *tout entier* et avec les yeux ZUr (sic). Enfin ces longues épreuves (dans le sens de banc d'épreuve naturellement) et qui m'ont assez lassé et même expérimenté, m'auront probablement « formé » sinon transformé.

Oui je vois bien que je mue, et je me rassemble – je réunis les « moi » divers de ma vie où je fus – changeant – toujours le même. Et je sens bien que je me resserre aussi et me raidis. « Je » il faut bien, un moment, que soit là par moi le « je » confronté à ce moi qui le juge, l'empoigne, le regarde, avant de le planter à sa place, utile ou mieux utilisant et utilisé. Prière de me « suggérer » les indicatifs, Louis, mais de ne pas forcer l'élève qui n'a plus le temps, chenu, de se débattre sous le pli pressant du Maître qui ne croit pas assez toujours aux riches récréations hors du pupitre chargé de la masse des à-priori.

Et puis ne pas m'enlever cette liberté insouciante que j'ai plus rarement que vous croyez me dire et que peut exagérément effaroucher la crainte que les mots, un instant passant et changeant toujours, seront fixés, retenus, conservés pour ressortir – crainte peut-être pudeur de la pensée fugitive qui m'a fait peut-être oui détruire tant de papiers qui témoignaient des mutations quêteuses de mon labeur.

Le temps manque au cobaye pour s'offrir à plusieurs maladies. Et je ne rêve que d'un seul cocotier – oui, je grimperai, si la providence surréaliste m'en donne pouvoir, dans la *paix magique* et le *silence halluciné* – loin de la super-pitrerie que gonfle le vent pectoral de Saint M'astuvu des lectures orales, qui confondent les indiscrétions de ma personne charnelle arrachée à sa cellule de vie.

Et puis j'arrête cette récréation bavardante, où je glisse, car je suis si seul ici quand je ne travaille pas. (Mais je commence à me méfier de vos ciseaux et de vos pots de colle ! …)

Il n'empêche que je ne sais quand je vais aller à Paris, puisque j'attends toujours que se lève l'Index me signifiant de rouler sur les rails que dore le matin de ma quinzième jeunesse.

Amitiés

M.F.

TSVP

PS Je sais toutefois que J. Gracq est invité à la Réunion du Littré et qu'il y viendra.

PS Ma nièce est à Paris depuis quinze jours et a eu le plaisir, je crois, de rencontrer plusieurs fois Denise Bosc.

J'ai eu l'occasion d'aller à Nantes par la route cette semaine. Beaux souvenirs de Loire et de causeries !

Je n'ai pas encore reçu de réponse de l'Hôtel de la Terrasse à Bagnoles. Et moi je n'ai rien fixé avec l'hôtel de la Baule pour fin juin/juillet préférant garder mes mains libres.

Dès que je serai fixé pour la réunion avec A.B. je vous écris. Nous pourrions dîner ensemble la veille.

M. Fourré

PS J'hésite à aller chez les sœurs de la Plage Benoît. [vertical, en marge de gauche]

Pornichet, vue de la Plage Benoît

Jeudi soir

Cher ami,

Je n'ai pas besoin des coupures que je vous ai envoyées.

Toujours pas de nouvelles d'André Breton. Il doit me croire Mort. Je vais lui envoyer des cartes photographiques d'Angers, qui illustreront pour lui le Tombeau de son Nouveau Disciple[31].

Je lis beaucoup. Livres divers, par moi revus, sur l'aménagement artistique de la folie. Et puis diverses choses tournant autour du Faust de Goethe, auquel je reviens toujours.

Relisez je vous prie la 1ère partie de ma lettre. Je crois y avoir effleuré encore une fois des choses sur lesquelles il faudrait ne plus revenir. Car le temps m'en manquera.

Je n'ai pas de réponse de l'hôtel de la Terrasse à Bagnoles. Dans 8 jours si je ne reçois rien, j'écris au Syndicat d'Initiative et autres pour un gîte où il y aie des dames ennuyeuses et immobiles, parmi l'univers en mouvement croissant des feuilles.

– Angers m'englue. Blanchoin a invité le professeur de philosophie à faire dans une salle de la ville, une conférence sur le surréalisme.

Le théâtre doit être théâtre ou n'être pas. L'émoi seul bouche les trous dans ces rassemblements. J'avais sous les yeux le texte d'Œdipe-Roi arrangé pour Mounet-Sully. Tous les beaux passages, purement poétiques évoquant la Grèce, l'ambiance hellénique et sa lumière, portaient cette note : « Non récité à la scène ». Sophocle expurgé ! –

[31] Fourré vient en effet d'envoyer ce même jour à André Breton deux cartes postales, dont une représentant les tours du Château d'Angers. On peut en découvrir le texte dans : Maurice Fourré, *Lettres à André Breton*, AAMF Éditions, collection « les Cahiers Fourré », 2013. La différence de style entre les deux correspondances est frappante – et savoureuse.

Oui, je ne m'épuiserai pas à répéter mon opinion : si j'écris pour le théâtre une fois, ce sera du théâtre, et la poésie – si Elle le veut – jaillira moins d'une récitation de phrases contenant chacune en soi une tentative individuelle vers un univers poétique que de l'ambiance même et de l'âme de l'événement humain. — Permettez-moi de penser à Synge et à cet acte extraordinaire qui s'appelle quelque chose comme « À cheval sur la Mer ». Si je pouvais approcher d'un tel chef-d'œuvre je serais comblé. Et ne serais-je pas proche d'un certain côté d'énergie et d'intensité que André Gouverneur, et moins Maurice dito[32] aura connu dans le feu violent de sa vie.

Certes, je crois comme vous que Tête de Nègre ne donnera pas, et ne doit pas me donner, vu sa nature et vu la mienne actuelle, le même travail ni le même genre que la Nuit du Rose-Hôtel — Il devra jaillir, téléscopé, distendu, rassemblant dans le creux de la main l'hallucination de ma vie, resserrée, scintillante, dans le rêve diurne d'une violente et enveloppante projection poétique, en la (sic) bref séjour de ma vieillesse revivant, dans les relais sauteurs d'une brève vision fulgurante, le chapelet syncopé de mes jours resserrés soudain et se bousculant à la dernière porte.

Mais le théâtre !! Vous m'adressez les coupures de Julien Gracq en son essai, qui ne donnent pas le ton de l'échec côté théâtre, dont il sent l'amertume. Je le sais. Car la presse lui a été amère, et le froid du public. – Je puis vous certifier ceci, à savoir que si le besoin intérieur, la nécessité d'une poussée intérieure, me vient de glisser du côté théâtre, ce que j'écrirai sera « théâtre » – ou rien. Et je vous certifie que ce ne sera pas de la phrase poétique récitée.

---

[32] Fourré a parfois des réminiscences de son passé manufacturier et commerçant. Le terme « dito » s'employait couramment de son temps dans les factures et les devis, pour dire « idem ». Il faut peut-être comprendre qu'à l'instar de Monsieur Gouverneur, Maurice portait le prénom André (outre ceux de Jules, et de Philibert)

Car je me contrefiche du collectif sensible des rassemblements orientés vers une scène et que n'anime pas l'émoi de l'événement qui motive l'attroupement autour des acteurs qui joueront toujours « théâtre » la poésie, et plus ou moins s'assient (sic) sur elle qui au surplus n'en attend rien d'autre.

Vous aimez l'attroupement. Moi je suis un raté des alignements humains, dès ma première classe. Je suis l'homme du promenoir qui fout le camp sans s'occuper de l'entracte ou de la fin. Le collectif me donne envie de partir. Je ne lis pas les journaux. Au sans fil, je coupe l'information et l'informateur. Au cinéma j'évite l'actualité. Je préfère le cirque et ses spectacles confus : et je m'assieds près de la porte de sortie. Je lis dix livres à la fois. Je lis des nouvelles et des romans, la critique. J'ouvre vingt livres par jour. Et le RH est composé de trois ou quatre pseudo-romans, de soixante nouvelles, d'autant de « poésies », de quatre ou cinq cents « blancs » et d'autant de variations typographiques. Une chose n'est qu'à peine commencée qu'elle m'ennuie si elle ne m'excite à partir, et je n'en puis concevoir ni écrire, qui n'aie trois ou quatre sens ensemble et dise tous les contraires en même temps. Où (?) voulez-vous dans tout cela que j'aille bailler (sic) à une conférence où je ne puisse prier le conférencier qui m'intéresse de se redire, ni de me dire si je puis le lire, ou écouter des acteurs qui ajoutent leur gesticulante fixité aux invitations universelles d'un beau texte.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LE CAMÉLÉON MYSTIQUE

On l'aura compris, le petit reptile pointe son museau à chaque page ou presque de ce numéro 42 de *Fleur de Lune*. C'est qu'il est au cœur de l'actualité de l'AAMF. Le *Caméléon* réédité, c'est un jalon décisif dans l'histoire fourréenne. Le texte n'avait jusqu'ici connu que deux apparitions météoriques dans le ciel des lettres, d'abord en 1978, grâce à Philippe Audoin, qui en publie un extrait (bien) choisi dans son *Rêveur définitif*. Puis en 1981, avec la publication du texte intégral (établi par J.-P. Guillon) chez Calligrammes, à Quimper. Mais dans les deux cas, son trajet fut très bref, et passa inaperçu.

Et pourtant, quel livre, que de beautés ! Fourré a mûri, depuis le *Rose-Hôtel*. Son style, s'il est encore semé de quelques préciosités parfois inutiles, s'est fait plus acéré, parfois même plus acerbe, sec et saccadé. Style télégraphique, donc, pour nous dire des réalités parfois déchirantes, angoissantes – le naufrage du capitaine Le Bavidic, la mort solitaire d'Élodie Bugne, les fuites éperdues des deux fils Hélie, à trente ans de distance, sous les mêmes ciels plombés … L'humour aussi scintille, autant et plus que dans *Tête-de-Nègre,* le précédent roman.

Tel qu'il est, il nous reste à souhaiter qu'il trouve enfin son public. L'AAMF ne ménagera pas ses efforts pour qu'il en soit ainsi. Plusieurs séances de présentation et de lecture sont programmées, à Paris et en province, et nous comptons sur quelques notices et compte-rendus critiques pour attirer l'attention du public sur ce roman de rentrée pas comme les autres – c'est le moins que l'on puisse dire.

Nous venons d'apprendre, avec stupeur, et avec tristesse, qu'Antoine, fourréen convaincu, fidèle de notre association depuis bien des années, avait succombé en peu de temps à une maladie foudroyante et généralisée.

Comment le croire ? Comment l'accepter ? Antoine était la vie même. Tout l'intéressait, et il abordait les hauts et les bas de l'existence, ainsi que ses congénères humains, avec le même sourire chaleureux.

Il va nous manquer cruellement : encore un départ, encore un adieu, dans les rangs de l'AAMF, que le passage du temps se charge d'éclaircir, à grands coups de faux.

Nous ne le connaissions pas d'assez près pour faire ici son portrait. Un ami proche s'en charge, et vous pourrez, à notre prochaine livraison, le lire et savoir ainsi qui il était, d'où il venait, et pourquoi il a aimé la littérature en général, et Fourré en particulier. En attendant, nous ne pouvons que transmettre la nouvelle, et dire notre chagrin.

FLEUR DE LUNE

est une publication semestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54
@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr
site Internet : https://amismauricefourre.com/
Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli
Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 6 € (frais de port inclus).

Les auteurs sont seuls responsables des articles qu'ils confient à la rédaction.

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
Cotisation annuelle : 25 €
Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin
de nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite.

Fleur de Lune n° 42 - deuxième semestre 2019